

Introduction

Néolithisation, protohistoire et naissance de la philosophie

Philippe GROSOS

La philosophie est née en Grèce, au tournant des v^e et iv^e siècle avant notre ère ; et nulle part ailleurs. Qu'elle se soit depuis mondialisée, au point de se répandre sur l'ensemble des continents, tout en prenant parfois des formes assez diversifiées, est en fait. Pourtant cela n'oblitére pas l'obligation d'avoir à penser son lieu spécifique et de ce fait ses conditions singulières de naissance.

Dire qu'elle est née en Grèce et nulle part ailleurs ne revient pas seulement à souligner le fait que, requérant les conditions d'émergence d'un *logos* rationnel et démonstratif, elle ne se contente plus d'un discours proposant l'équivalent d'une sagesse ni même d'une cosmogonie ancrée dans une tradition culturelle. Dire cela, ce n'est donc pas seulement souligner qu'elle ne peut se confondre avec la profondeur des pensées chinoises ou indiennes. C'est, plus essentiellement encore, rappeler que, tout en étant née dans un contexte méditerranéen, elle n'est apparue ni en Égypte, ni en Phénicie, ni en Mésopotamie. Là encore, les cultures évoquées sont riches et profondes, mais étant plus dépendantes des mythes que de la rationalisation du *logos*, elles n'ont pas rendu possible la naissance de la philosophie.

Or, pour comprendre cette naissance méditerranéenne et son enjeu, et contrairement à un usage désormais commun et largement répandu, il ne suffit ni de l'anticiper en amont au sein de la culture grecque préclassique ni de l'explorer en aval, à partir de sa confrontation avec le monothéisme naissant. La première de ces voies fut largement explorée, non sans raison, par Heidegger. Ainsi, insiste-t-on depuis volontiers sur l'apport des penseurs ioniens de la fin du vi^e siècle, ceux dits « présocratiques », lorsqu'il ne s'agit pas, purement et simplement, d'y faire retour. Certes Platon les discute et ils ont une indéniable importance ; mais cela ne revient jamais qu'à repousser d'une génération ou deux l'apparition de ce dont il est véritablement question. La seconde voie fut, elle aussi justement, rappelée par Levinas. Philosophier ne peut signifier dialoguer uniquement avec les Grecs,

et, depuis, Jean-Luc Marion ou Jean-Louis Chrétien, entre autres, ont su avec force rappeler que, sinon Dieu, du moins la question d'un Dieu monothéiste, était entrée dans la philosophie, notamment *via* la traduction de la Septante au point d'en être difficilement dissociable.

Tout cela est juste ; mais rien de cela n'évite la tentation, selon le mot d'Ernest Renan, de faire naître la philosophie au sein que ce qu'il nomma « le miracle grec¹ ». Car de miracle, ici, il n'y en a pas.

D'une tout autre façon, comprendre la naissance de la philosophie, c'est avoir à la comprendre au sein d'un large contexte méditerranéen, suivant une intuition que Fernand Braudel, en son temps, bien que tardivement, su développer dans cet ouvrage magnifique, mais posthume, qu'est *Les Mémoires de la Méditerranée*². Sauf que, désormais, ce qu'il y a à penser ne relève plus de cette longue durée chère à l'École des Annales, mais à ce qu'il faut bien nommer une *très longue durée*. Une durée qui ne se compte plus en siècles, ni même en sollicitant un couple de millénaires, mais en convoquant jusqu'à plusieurs dizaines. Pourtant, je le répète afin d'éviter tout malentendu, la philosophie n'est pas née ailleurs qu'en Grèce, au tournant des v^e et iv^e siècle avant notre ère.

Comprendre le sens et probablement la vocation, au moins initiale, de la philosophie suppose tout d'abord d'avoir à revenir sur une idée qui est aussi fortement ancrée dans nos cultures qu'elle est source d'égarément : celle selon laquelle tout débiterait avec l'Antiquité, ce « point zéro » de l'Histoire, que cette Antiquité, selon nos propres présupposés, soit comprise comme grecque, judéo-chrétienne, égyptienne ou mésopotamienne. Car ici toutes ces cultures ont comme point commun, qui les fonde comme « antiques », l'apparition de l'écriture (fût-elle, en ces temps, si peu répandue). Nous connaissons tous, au moins de nom, l'ouvrage initialement publié en 1956 par Samuel Noah Kramer sous le titre *From the Tablets of Sumer*, et que l'historien Jean Bottéro fit malheureusement paraître l'année suivante, en 1957, sous le titre désastreux, bien que conforme au contenu de l'ouvrage de Kramer : *L'histoire commence à Sumer*. L'histoire serait censée y commencer parce que vers 3 300 ans avant notre ère l'écriture serait inventée sur des tablettes d'argile. En fait, une telle thèse ne faisait qu'entériner un préjugé initialement formulé par Gabriel de Mortillet lorsque dans son volumineux ouvrage publié en 1883, *Le Préhistorique*, il écrivait que ce terme de « préhistorique n'a et ne peut avoir qu'un seul sens : avant l'histoire ou les documents historiques³ ».

1. RENAN ERNEST, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, Calmann Lévy, 1883, p. 60.

2. BRAUDEL FERNAND, *Les Mémoires de la Méditerranée*, Paris, Éditions de Fallois, 1998.

3. DE MORTILLET GABRIEL, *Le Préhistorique. Antiquité de l'Homme*, Paris, C. Reinwald, 1882, p. 2.

Or si l'Antiquité n'a rien de ce « point zéro » à partir duquel les philosophes ne cessent de penser la philosophie – en sorte que depuis toujours ils étudient majoritairement ce qu'elle est devenue et ce qu'elle ne cesse de devenir plutôt que ce qui l'a rendu possible –, c'est que l'Antiquité, que nous jugeons ancienne, est en fait tardive. Nous en prenons simplement conscience lorsque, faisant un pas de côté, nous comprenons ce que cette naissance de la philosophie, que par commodité nous rapportons à ce nous nommons de façon irréfléchie l'Antiquité, les archéologues, quant à eux, la situent, à plus juste titre, à la fin du second âge du fer, lequel n'est jamais que l'extrême fin de l'âge des métaux, cette période qui débute au Levant vers 3 000 ans avant l'ère et qui va progresser d'est en ouest sur l'ensemble du continent européen. Cette période, qu'on nomme également celle de la protohistoire, et qui commence à mettre fin à l'âge de la pierre, s'ouvre avec l'âge du cuivre, le chalcolithique, avant d'être suivie par l'âge du bronze, cet alliage du cuivre et de l'étain, puis par celui du fer, lequel, en fonction de cette progression, est bien plus précoce en Grèce qu'en Gaule.

Or la thèse que je soutiens, depuis désormais plusieurs années et quelques ouvrages, est que ces âges des métaux ne font jamais qu'accomplir la logique initiée par le processus de néolithisation tel qu'il est apparu au Proche-Orient, dans le bassin méditerranéen 9 000 ans avant notre ère, avant de s'imposer sur l'ensemble du continent européen mais également nord-africain lors du V^e millénaire. Plus précisément encore, tant il est ici important de pouvoir l'être, à partir du moment où la philosophie est née, certes en Grèce, mais surtout à la fin du second âge du fer, lequel est, *via* l'âge des métaux, l'extrême aboutissement du processus de néolithisation, alors il n'y a aucune raison pour qu'elle n'en porte pas le témoignage le plus fondamental ; en un mot pour qu'elle ne soit pas, elle aussi, voire surtout, le témoignage du mode d'être au monde de ces civilisations, bref le témoignage de l'ontologie qui les a portées. Mais si tel est le cas, alors la question devient celle de savoir comment avoir accès à cette ontologie, comment la comprendre ?

En son temps, Jacques Cauvin avait clairement su remarquer que ce processus de néolithisation ne pouvait se comprendre à partir des seuls éléments de production matérielle. Certes la néolithisation est souvent ramenée à l'apparition de la domestication de la production céréalière et animale, à la production de la céramique et à la sédentarisation. Toutefois, il se trouve que chacun de ces éléments clefs est dissociable l'un de l'autre. Ainsi, la culture Jōmon produit au Japon des céramiques dès le XV^e millénaire. Mais celles-ci ne sont nullement destinées à y stocker des céréales. Ou encore, les premières habitations en dur, indice d'une relative stabilité des populations, sont produites en Sibérie il y a 20 000 ans. Elles sont bâties à partir d'ossements de mammouths. Et pourtant, dans un cas comme dans l'autre, nous sommes loin de tout processus de néolithisation. C'est pourquoi

Jacques Cauvin avait su avancer l'idée qu'un tel changement n'avait pu s'accomplir sans ce qu'il nommait « une sorte de "Révolution des symboles"⁴ ».

Sans suivre son interprétation qui semble aujourd'hui fort datée, tant elle repose sur l'idée d'un culte de la « Déesse-mère » dont il dit qu'il domina « le panthéon oriental jusqu'au monothéisme masculin d'Israël⁵ », il est intéressant d'en retrouver l'intuition. Et cette intuition, c'est bien que le monothéisme, lui aussi, comme la philosophie, est indissociable d'un nouveau mode d'être au monde des humains, c'est-à-dire d'une nouvelle ontologie.

La thèse que quant à moi je soutiens consiste à comparer le processus de néolithisation, tel qu'il apparaît au plus tôt 9 000 ans avant notre ère, à ce à quoi il met fin, à savoir le Paléolithique récent en lequel toutes les cultures qui s'y sont succédées, entre 42 000 et 12 000 ans avant le présent, sont des cultures de chasseurs-collecteurs semi-nomades, vivant au sein d'un âge glaciaire, et non interglaciaire comme celui au sein duquel nous vivons désormais depuis le début de l'Holocène, il y a 10 000 ans. Mais en outre, si cette comparaison entre le Paléolithique récent et le processus de néolithisation est pertinente, c'est qu'anthropologiquement, il concerne le même taxon, à savoir cet *Homo sapiens*, cet homme génétiquement moderne que nous sommes toujours. Il n'y a donc pas de différence génétique majeure entre les *Homo sapiens* d'il y a 37 000 ans, par exemple celles ou ceux qui ont orné la grotte ardéchoise de Chauvet-Pont d'Arc, et nous. La seule différence, mais elle est majeure, est une différence culturelle.

Au Paléolithique récent, les *Sapiens*, qui apparaissent dans le sud-Maroc africain, vers 315 000 ans⁶, puis parviennent en Proche-Orient au moins vers 100 000 ans, lieu en lequel d'ailleurs des croisements avec des populations néandertaliennes auront lieu, ces *Sapiens* arrivent en Europe de l'Ouest par trois vagues successives, entre le LV^e et le XLII^e millénaire⁷. Ils arrivent alors sur un territoire occupé par des populations néandertaliennes depuis au moins 400 000 ans, lesquelles, probablement par choc culturel, vont se laisser acculturer au point de rapidement disparaître vers le XLII^e millénaire⁸. Or un des chocs culturels majeurs ne vient pas seulement d'une production lithique plus standardisée et

4. CAUVIN Jacques, *Naissance des divinités. Naissance de l'agriculture* [1994], Paris, CNRS Éditions, coll. « Biblis », 2019, p. 23.

5. *Ibid.*, p. 59.

6. Voir HUBLIN Jean-Jacques, BEN-NCER Abdelouahed, BAILEY Shara E., FREIDLINE Sarah E *et al.*, « New fossils from Jebel Irhoud, Morocco and the pan-African origin of *Homo sapiens* », *Nature*, n° 546, 2017, p. 289-292, [<https://doi.org/10.1038/nature22336>], consulté le 21 avril 2026.

7. Voir SLIMAK Ludovic, « The three waves: Rethinking the structure of the first Upper Paleolithic in Western Eurasia », *PLoS ONE*, vol. 18, n° 5, 2023, p. e0277444, [<https://doi.org/10.1371/journal.pone.0277444>], consulté le 21 avril 2026.

8. Voir sur ces questions, SLIMAK Ludovic, *Le dernier Néandertalien*, Paris, Odile Jacob, 2023.

manifestement plus efficace, mais elle vient aussi, voire surtout, d'une culture symbolique et probablement mythologique plus étoffée, dont la preuve la plus éclatante consiste dans le fait qu'elle finira par produire un art figuratif majeur de l'ornementation des cavernes, dont la plus ancienne trace européenne connue à ce jour est la grotte Chauvet-Pont d'Arc, daté de 37 000 ans avant le présent. Or, non seulement aucune figuration artistique n'est produite par Néandertal, mais en outre il est clair que celle produite par *Sapiens* ne peut être pensée que comme la pointe émergée d'un iceberg culturel, dont les autres manifestations, probablement tout aussi conséquentes, n'ont pas survécu à l'épreuve du temps.

Hegel, dans ses cours berlinois de 1820, disait avec profondeur que « c'est dans les œuvres d'art que les peuples ont déposé leurs conceptions et leurs représentations intérieures les plus substantielles [en sorte] que le bel art constitue bien souvent la clef, voire chez certains peuples l'unique clef, permettant de comprendre leur sagesse et leur religion⁹ ». Si Hegel, mort en 1831, ne pouvait évidemment encore rien connaître de l'archéologie préhistorique qui allait tout juste commencer d'apparaître deux décennies plus tard, en sorte qu'on ne peut, quant à lui, pas lui reprocher d'avoir ignoré cet art figuratif des Paléolithiques, c'est toutefois sur une telle intuition qu'il nous est possible de nous baser afin de mieux comprendre le problème qui nous intéresse : celui des conditions tardives de naissance de la philosophie et de son enjeu initial.

Pour comprendre la difficulté, il convient de repartir de la production figurative des Paléolithiques. Malgré les quatre grandes cultures qui les traversent entre 40 000 et 12 000 ans avant le présent, l'Aurignacien, de 40 000 à 30 000 BP, le Gravettien, de 30 000 à 20 000 BP, le Solutréen, de 20 000 à 17 000 BP et le Magdalénien, de 17 000 à 12 000 BP, on peut dire qu'autant leur évolution dans les techniques de taille de la pierre et l'usage des matériaux osseux est sensible (même s'il peut paraître presque invisible à un non-spécialiste), autant leur production figurative est, sur une durée pour nous difficilement représentable d'au moins 28 000 ans, étonnamment stable, du moins d'un point de vue thématique. Car que ne cesse-t-elle de montrer ? Un bestiaire, comme tout bestiaire fort sélectif, en lequel à peine plus d'une quinzaine d'animaux sont, selon les périodes mais également selon les régions, privilégiés.

Ainsi dans l'ensemble de l'espace franco-cantabrique, de la Vienne jusqu'en Asturies, en passant par la Dordogne, le Lot, la Gironde, les Pyrénées ariégeoises et atlantiques, le Pays basque, ou la Cantabrie, les animaux figurés, sont les mêmes : des chevaux, tels ceux « ponctués » de la grotte du Pech-Merle, des bisons polychromes,

9. HEGEL G.W.F., *Cours d'esthétique*, t. I, trad. J.-P. Lefebvre et V. von Schenck, Paris, Aubier, 1995, p. 13.

comme ceux de Font-de-Gaume, des aurochs, parfois géants, comme à Lascaux, des mammoth, comme à Rouffignac, des rhinocéros laineux, tels ceux du fond de la grotte Chauvet-Pont d'Arc, des mégacéros et des bouquetins comme à Cougnac, des cerfs (ceux de Lascaux sont célèbres), des biches gravées sur un métatarse de renne, comme celles qui figurent sur cette œuvre mobilière retrouvée dans la grotte du Chaffaud, mais peu de rennes que pourtant ils consomment majoritairement, quelques lions des cavernes – pensons à ceux de Chauvet-Pont d'Arc –, quelques ours, au même endroit, et également quelques animaux plus rares : tels des saumons, hiboux (tel le hibou moyen duc de Chauvet-Pont d'Arc), ou pingouins, comme dans la grotte désormais aux trois quarts immergée de Cosquer.

Ils peuvent être soit peints de façon polychrome, soit dessinés au crayon de manganèse, comme dans le célèbre « Salon noir » de la grotte pyrénéenne de Niaux, ou à l'oxyde de fer, voire au chardon de bois ; soit gravés ou plus rarement modelés, tels les fameux bisons du Tuc d'Audoubert, en Ariège ; en outre, ils sont représentés parfois avec force détails anatomiques et naturalistes, parfois au prix d'une économie de traits. Mais au sein de cet art soit pariétal (*i.e.* celui des cavernes), rupestre (celui des parois de plein air, dont l'extraordinaire complexe portugais de Foz Côa constitue l'incontournable référence) ou mobilier, ce qui frappe le plus lorsqu'on s'y confronte, ce n'est pas seulement que la représentation de la végétation est quasi absente et que celle du ciel étoilé est inexistante, c'est que la figuration de l'humain n'y a presque pas d'importance. Pour être plus précis, et ici il convient de l'être, l'humain manifeste essentiellement sa présence par le fait que lui seul est capable de peindre, dessiner, graver, modeler ou sculpter. Mais il ne se représente que d'une façon, d'une part, graphiquement pauvre par rapport à la qualité des figurations animales ; d'autre part, et c'est là l'essentiel, que de façon soit métonymique (par des mains, le plus souvent négatives – en grand nombre à Gargas –, ou par ces symboles sexuels, le plus souvent féminins – une forte gravure présente dans la grotte Chauvet-Pont d'Arc en témoigne), soit allusive (par de vagues silhouettes, comme dans la grotte de Cussac, en Dordogne, ou par des théranthropes, ces créatures mi-bestiales, mi-humaines, dont le plus ancien exemplaire connu est le *Löwenmensch*, retrouvé dans la grotte de Hohlenstein-Stadel, dans le Jura souabe, et aujourd'hui daté d'environ 40 000 ans avant le présent).

Certes on objectera que certaines cultures ont accentué, sans toutefois jamais remettre en cause la prédominance de la figuration animale, la représentation de l'humain. Ainsi la culture gravettienne a produit de petites statuaire qu'on nomme des « Vénus », et qui sont ou des corps sans tête identifiable – pensons à celles récemment découvertes en 2019 sur le site d'Amiens-Renancourt, et réalisées en craie – ou, plus rarement des têtes sans corps, dont la « Vénus de Brassempouy », datée d'environ 25 000 ans est probablement le plus bel exemple.

Or sur les quelques 10 000 ans qu'a duré cette culture gravettienne, seule une centaine de ces « Vénus » ont été retrouvées du sud-ouest de la France actuelle au nord de la Sibérie, en passant par l'Europe centrale, alors que sur la même période des milliers de figurations animales ont été représentées. De même, au Magdalénien moyen, où là encore la figuration de l'animal est ultra dominante, environ 2 000 plaquettes gravées, datées d'environ 14 300 ans, ont été retrouvées à partir de 1937 sur le site de Lussac-les-Châteaux, dans la Vienne, dont au moins 110 plaquettes ou pierre calcaire figurent, finement gravées au silex, de véritables et singuliers portraits humains.

C'est ce type de représentations, pour lesquelles on peut dire que sur plus de 28 000 ans l'animal constitue l'alpha et l'oméga de l'art et de la culture des humains du Paléolithique récent, que j'ai pu caractériser comme relevant d'une ontologie que j'ai nommée *participative*¹⁰. Cela ne signifie nullement que l'humain d'alors se confond avec l'animal ou qu'il ne dispose pas d'une claire conscience de soi. Il chasse, tue, mange, peint l'animal : autant d'activités qui le mettent à distance de lui. Comment dès lors pourrait-il naïvement se confondre avec lui ? Ce mode d'être *participatif* signifie simplement que l'humain n'a pas besoin de se représenter lui-même, distinctivement, afin de se savoir au monde. Son monde est aussi et d'abord le monde du vivant animal.

Or c'est à ce monde-là que le processus de néolithisation, dont la naissance tardive de la philosophie me semble être l'héritière, a finalement rapidement mis fin. Là encore, l'art en est un témoin objectif.

Le tournant n'est pourtant pas directement lié à l'activité humaine. Vers -10 000 ans, une légère modification de la rotation de la Terre sur son axe va produire un immense réchauffement climatique. C'est le passage du Pléistocène à l'Holocène. Sur le continent euro-asiatique, en quelques siècles, probablement deux, le climat s'est réchauffé en moyenne de 12° C. La fonte des glaciers a alors entraîné une hausse du niveau de la mer jusqu'à 120 m, et un recul des terres, notamment sur la côte atlantique, d'environ 70 km. La flore, alors de type steppique, a laissé la place à la naissance rapide de forêts primaires, et bien évidemment la faune a changé. Certains animaux ont migré au nord, tel le renne, d'autres ont disparu, soit rapidement, tel le mégacéros, soit plus progressivement, tel le mammoth, malgré ses efforts de migrations. D'autres espèces animales sont apparues ou se sont adaptées. Mais, chose remarquable, en Europe de l'Ouest, ce brutal changement climatique n'a pas de suite modifié les économies humaines. Celles-ci sont restées, durant quelques 3 000 ans, entre -10 000 et -7 000, des

10. Voir GROSOS Philippe, *Des profondeurs de nos cavernes. Préhistoire. Art. Philosophie*, Paris, Cerf, 2021.

économies de chasseurs-collecteurs semi-nomades. Et plus remarquable encore, durant cette période l'art figuratif a quasiment disparu, laissant place à des formes non figuratives, tels les galets peints du Mas d'Azil, dans les Pyrénées ariégeoises ou les figures striées géométriques trouvées en forêt de Fontainebleau¹¹.

Or lorsque le processus de néolithisation, apparu au Proche-Orient dès 9 000 ans avant l'ère, gagne progressivement l'Europe de l'Ouest ainsi que le Sahara central, la figuration fait de nouveau son apparition. Mais alors, elle change du tout au tout par rapport à ce qu'elle représentait lors du Paléolithique récent.

Deux éléments de changements, l'un bien plus fondamental que l'autre, doivent être mis en évidence. Le premier, moins conséquent que le suivant mais loin d'être insignifiant, tient au fait qu'humains et animaux sont désormais graphiquement représentés sur un plan d'équivalence. Finie ici la tendance au naturalisme animal et la grossière évocation schématique de l'humain. Mais le second changement est bien plus décisif encore. Car ce qu'il montre ce n'est pas seulement la figuration humaine, ici ou là légèrement anticipée lors du Paléolithique récent. C'est l'activité humaine. Ainsi, lors de période similaire, vers -5 000 ans avant notre ère, trouve-t-on sur l'ensemble du levant espagnol, *i.e.* l'actuelle côte catalane, de Barcelone à Valence, environ un millier de sites rupestres, lesquelles figurent clairement l'activité humaine : des scènes pastorales mêlées à des scènes de chasse (comme à El Cogul), de récoltes du miel (celle du Cingle de la Eremita del Barranc Fondo est célèbre¹²), des scènes de combats d'archets (pensons au site de Los Dogues¹³). Et des scènes équivalentes sont produites au Sahara central, telle une célèbre scène de traite, la plus ancienne connue à ce jour, que Jean-Loïc Le Quellec a su si bien mettre en évidence¹⁴. Or lorsqu'on voit une telle scène de traite, on ne voit pas d'abord une vache, ni même d'abord un humain ; on voit une activité humaine, une scène par laquelle l'humain que nous sommes met en évidence sa prédominance sur le monde du vivant animal qui commence à être domestiqué. De cela, il n'y a aucun équivalent dans les 28 000 ans qu'a duré l'art figuratif des Paléolithiques. Les aurochs de Lascaux valent certes au sein d'un probable système symbolique plus qu'à proprement parler pour eux-mêmes ; il est même quasi certain que, par leurs représentations, les humains du Paléolithique ont raconté leurs mythes, et ont ainsi énoncé des éléments essentiels de leur culture. Ils ne l'ont toutefois pas fait en mettant directement en avant leur interaction avec

11. Voir le catalogue d'exposition *Pierres secrètes. Mythologie préceltique en forêt de Fontainebleau*, Errance & Picard, musée de Préhistoire d'Île-de-France, 2023.

12. DAMS Lya, *Les peintures rupestres du Levant espagnol*, Paris, Picard, 1984, p. 105.

13. *Ibid.*, p. 79.

14. LE QUELLEC Jean-Loïc, *Art rupestre et préhistoire au Sahara*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 1998, p. 285-286 et photo 24.

le monde animal. Aucune scène de chasse n'est par exemple directement attestée dans l'ensemble de l'art du Paléolithique. D'une tout autre façon on peut dire que leurs figurations suggèrent qu'ils « pensaient animal » – entendons par-là que la représentation, à la fois naturaliste et codifiée, de quelques animaux organisés en un bestiaire leur permettait de déployer leurs mythes fondateurs.

Or c'est bien cela qui a pris fin à partir du processus de néolithisation. Dès ce moment-là, l'humain a essentiellement manifesté sa présence au monde en mettant en évidence, autant qu'en scène, sa propre activité. C'est celle-ci qu'il s'est efforcé de penser et que, très manifestement, son art a dès lors été soucieux de mettre en évidence.

Par opposition au mode d'être au monde pensé comme *participatif*, j'ai nommé ce mode d'être issu de la néolithisation un mode d'être *présentiel*¹⁵. Présentiel signifie ici que l'ontologie dominante est entièrement centrée et constituée à partir du souci de mettre en évidence l'activité humaine, ou plus exactement encore de faire de l'humain, et de lui seul, le centre rayonnant à partir duquel tout le reste du vivant se donne à voir et à penser. Un tel mode d'être au monde, si je ne m'égarais pas en suivant ce que l'activité artistique figurative nous montre, était totalement étranger aux humains du Paléolithique. Pensant par la médiation d'une symbolique animale, ils ont fait des animaux, ces vivants non humains, la base de toute leur civilisation, à la fois matérielle, symbolique et spirituelle.

Comment dès lors ne pas voir que l'augmentation de la démographie humaine rendue massivement possible par le processus de néolithisation, ainsi que par la sédentarisation qui l'accompagne, a profondément, et comme mécaniquement, modifié les rapports humains ? La concentration des populations a augmenté les tensions territoriales, et tous les musées d'archéologie en sont comme de cruelles vitrines. Des conflits armés et de plus en plus meurtriers, ce dont des charniers exhumés par les archéologues témoignent, se sont multipliés, d'autant qu'avec l'apparition, à partir du III^e millénaire, de l'âge des métaux, la puissance des armes s'est considérablement accrue. Les premières dynasties, les premiers empires sont apparus, en Mésopotamie, puis en Égypte ; plus tardivement, vers -800 avant notre ère, les Grecs auront inventé les États-cités en institutionalisant un esclavage de masse. Cette culture hellénique, qui nous est encore si présente, était déjà depuis plus de 500 ans traversée par des conflits meurtriers avec les peuples voisins – l'*Iliade* d'Homère en est un puissant témoignage. Avec les guerres du Péloponnèse, les Grecs se déchireront entre eux, avant de voir, à l'époque d'Aristote, leur modèle de l'État-cité définitivement s'effondrer sous la domination de l'empire macédonien naissant. Ce qui fait d'ailleurs, comme a su le remarquer Pierre Pellegrin, des

15. Grosos Philippe, *Des profondeurs de nos cavernes*, op. cit.

Politiques d'Aristote un ouvrage éminemment paradoxal, puisqu'il y défend un modèle d'État-cité qui n'a déjà plus cours¹⁶.

Or c'est à partir de tels constats, auxquels seule l'archéologie préhistorique donne accès, qu'une réinterprétation de la naissance et de la vocation, au moins initiale, de la philosophie, et probablement également du monothéisme, devient possible.

Les philosophes, sauf peut-être les Antiquisants, ne lisent pas suffisamment les historiens de l'Antiquité grecque. Ainsi, dans un ouvrage paru en 1995, et dont les chiffres font toujours autorité, l'historien Edmond Lévy estime qu'à la veille de la guerre du Péloponnèse, laquelle eut lieu de 431 à 404, *i.e.* au temps de Platon, « la population d'Athènes se répartit [...] entre [...] trois groupes » : à savoir « quelque 130 000 citoyens, 120 000 métèques et 120 000 à 130 000 esclaves¹⁷ ». Cela fait donc près 380 000 habitants, ce qui, poursuit-il, « paraît assez conforme aux ressources alimentaires importées ou produites¹⁸ ». En outre, il convient de préciser que sur ces 130 000 citoyens, ici définis au sein large, seuls 30 000 participent, en tant qu'adultes masculins, à la vie politique de la cité. Les 100 000 autres, qui sont leurs femmes ou enfants mineurs, n'ont pas de droits civiques.

Mais il est temps d'en venir à l'essentiel et de tirer des données issues de l'archéologie préhistorique des leçons susceptibles de nourrir, et je crois de renouveler, notre compréhension de ce que fut la vocation initiale de la philosophie. Penser la naissance de la philosophie, c'est certes penser un type de discours nouveau, car bien plus démonstratif que celui que connaît la tradition grecque archaïque, elle qui ne distingue pas, comme le *Poème* de Parménide en témoigne, entre *logos* et *muthos*. Certes le *muthos* est encore régulièrement convoqué par Platon ; mais il ne le sera déjà plus, une génération après, par Aristote. Si juste soit ce propos insistant sur la naissance d'un *logos* argumentatif, il ne me semble pas celui qui s'avère être, sinon le plus, du moins le seul décisif. Tant s'en faut.

En effet, ce que nous apprend l'étude du processus de néolithisation, c'est qu'à partir de lui, l'humain est devenu le centre rayonnant à partir duquel la totalité de ce qui est, prend sens. Or les premières questions de la philosophie, devant bien prendre acte de la conscience des temps et de la massification d'une population largement sédentarisée et urbanisée, tournent toutes autour de la question « qu'est-ce l'homme ? ». On pourrait presque rassembler ces problèmes en sollicitant la

16. PELLEGRIN Pierre, *L'Excellence menacée. Sur la philosophie politique d'Aristote*, Paris, Classiques Garnier, 2017.

17. LÉVY Edmond, *La Grèce au V^e siècle de Clisthène à Socrate*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire », 1995, p. 135.

18. *Ibid.*

célèbre formule de Paul Ricœur lorsqu'il nomme « “visée éthique” *la visée de la “vie bonne” avec et pour autrui dans des institutions justes*¹⁹ ».

Une des objections attendues à la thèse que je soutiens serait de souligner que ceux qu'on nomme les Présocratiques sont des *phusikoi*, des naturalistes soucieux de cosmogonies, et non de penser l'humain et son mode d'organisation politique. Et pourtant un tel propos résiste mal à leur lecture. Deux exemples ici suffiront. Le premier est emprunté à l'*incipit* du fragment « De la nature » de Parménide : « Les cavales qui m'emportent, m'ont entraîné / Aussi loin que mon cœur en formait le désir, / Quand, en me conduisant, elles m'ont dirigé / Sur la voie renommée de la Divinité / Qui, de par les cités, porte l'homme qui sait²⁰. »

Dans cet extrait, il est d'emblée clair qu'il est impossible de dissocier la volonté de penser la « *phusis* » d'une recherche à dimension anthropologique. Et que dire des fragments d'Héraclite qui nous sont parvenus, lorsque leur centre d'intérêt est explicitement la question de l'homme. J'en mentionne quelques-uns : « Le plus beau singe est laid, comparé à l'espèce humaine²¹ » ; « Des choses qu'ils n'espèrent ni n'imaginent attendent les hommes après leur mort²² » ; « Lorsque ses yeux s'éteignent, l'homme allume pour lui un flambeau dans la nuit. Vivant, il touche au mort lorsque ses yeux se ferment, éveillé, il touche à l'être qui dort²³. » Ici c'est bien à partir de l'homme et pour lui que le *cosmos* est pensé. En cela, l'ontologie des Présocratiques relève parfaitement de ce que je nomme une ontologie présenteielle, laquelle ne sera que prolongée par les analyses platoniciennes puis aristotéliennes, avec l'appui décisif d'un langage devenant de plus en plus explicitement démonstratif.

Quelle interprétation dès lors proposer de la naissance et de la vocation initiale de la philosophie, dans cette Grèce du second âge du fer ? Il me semble quant à moi désormais clair qu'elle est née en entérinant fondamentalement cette ontologie que je nomme présenteielle, et donc l'acte de naissance remonte au processus de néolithisation, avant de se fixer définitivement à partir de cet âge de métaux, parfois nommé *protohistoire*.

La philosophie a entériné cette ontologie en ce que, d'emblée, sa question première fut celle de l'homme. Or ce qui se dit ici pourrait tout autant, me semble-t-il, se dire de la naissance du monothéisme. Certes on objectera que c'est de Dieu et de sa révélation dont il est alors question. Et pourtant tous ces textes sacrés sont intimement liés entre eux non seulement, et dès la *Genèse*, par le fait

19. RICŒUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1990, p. 202.

20. PARMÉNIDE, Fragments B1, *De la nature*, dans *Les Présocratiques*, éd. J.-P. Dumont, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1988, p. 255.

21. BRUN Jean, *Héraclite*, Paris, Éditions Seghers, 1965, fragment 55, p. 144.

22. *Ibid.*, fragment 63, p. 147.

23. *Ibid.*, fragment 66, p. 148.

d'avoir à penser l'apparition de l'humain puis d'avoir à en retracer téléologiquement les généalogies ; mais plus encore, comme avait su le remarquer Teilhard de Chardin – mais il est vrai qu'il était également un des meilleurs paléontologues de son temps –, tous ces textes sont écrits « en fonction d'une symbolique typiquement néolithique²⁴ ». Pensons, si nous avons besoin de nous en convaincre, à ce conflit d'agro-pasteurs que constitue le meurtre d'Abel par Caïn. Le texte de la *Genèse* en fait symboliquement le premier, et donc le plus ancien, conflit imaginable. Mais de ce fait, il invisibilise la possibilité même d'un conflit entre agro-pasteurs et chasseurs-cueilleurs, pour ne rien dire de conflits, encore plus anciens, de chasseurs-cueilleurs entre eux – conflits devenus dès lors totalement insoupçonnables. Ici aussi, l'ontologie portée par la néolithisation est donc l'élément de référence, en sorte qu'il est tout autant justifié d'avancer l'idée selon laquelle, comme la philosophie naissante, le monothéisme naissant a fondamentalement entériné une ontologie de type présentiel.

Certes, pour la philosophie comme pour le monothéisme naissant, cette ontologie a pu faire l'objet d'une résistance. Platon et Aristote n'écrivent pas des ouvrages politiques sans s'efforcer de prendre des distances avec l'anthropocentrisme qui s'est inévitablement instauré avec le processus de néolithisation et l'ontologie qui le sous-tend. Quant à la *Bible*, elle exige de l'homme qu'il se convertisse et se tourne vers le vrai Dieu. Pourtant, ce que représente Athènes et Jérusalem est fondamentalement dépendant d'une ontologie issue du processus de néolithisation. Il est donc temps, depuis plus de 150 ans que l'archéologie préhistorique a été inventée, que philosophes et théologiens en tirent les leçons et qu'ils ne se contentent plus de penser leur savoir ou sagesse à partir de ce que leurs disciplines sont devenues, mais qu'ils regardent plus attentivement d'où elles proviennent et de quels présupposés et préjugés l'une comme l'autre sont porteuses.

Là aussi en partie l'objet des pages qui suivent.

24. TEILHARD DE CHARDIN Pierre, « Le phénomène chrétien » [1950], in *Œuvres*, t. 10, *Comment je crois*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 236. Qu'on me permette ici de signaler le numéro de la *Revue de Théologie et de Philosophie*, vol. 155, 2023_III, que j'ai dirigé et dont le titre est : « Pierre Teilhard de Chardin. Paléontologie, Théologie, Philosophie. »